

IDENTITE CULTURELLE ET EXPERIENCE DE VIE:

LES ACADIENS RACONTENT LEUR PASSE

par Ronald Labelle

Oral history can take several forms. It can be used to document the life history of an individual or family, a community or region and even the history of a people or nation. In this article, the author, drawing from his own experience, outlines the significant features of each of these types of oral history interviewing.

In the field of life history, Labelle recommends that the interviewer first obtain a deep understanding of the person being interviewed. This is essential in order to avoid the tendency of romanticizing the individual, a problem which occurs particularly in the interviews of men who tend to interpret their lives in terms of heroic undertakings. In addition to the selective memory of the interviewees, interpretation of these accounts can be affected by the ideas of the interviewer and ultimately the reader.

Labelle reminds chroniclers of community history, that the history of a community is very complex and cannot be constructed from the recollections of a few individuals. A large cross-section of interviewees must be selected and this selection must not be influenced by any desire to conform to a predetermined theory or hypothesis.

Finally, while the practice of passing the history of a whole people from generation to generation through oral recitation is practically non-existent today, Labelle discovered two Acadians in rural Nova Scotia who still practiced this tradition. Oral recitation was used by Acadians in the 19th Century as a means of preserving their identity and its interpretation must always take into account that the purpose of the recitation was to pass on the feelings of the people to particular events as well as the facts of the event.

Labelle concludes by reiterating the importance of understanding the particular reality of each interviewee in order to avoid possible misinterpretation.

L'auteur anglais H.G. Wells a écrit une histoire fantaisiste intitulée "The Country of the Blind" dans laquelle il décrit une vallée perdue dans la cordillère des Andes, où les habitants sont complètement coupés du monde extérieur et sont tous aveugles depuis quatorze générations. Lorsqu'un jour un alpiniste se trouve plongé dans cette vallée à la suite d'une chute, il découvre que plus personne à cet endroit ne croit à l'existence d'un autre monde que le leur. Notre société actuelle pourrait bien se comparer à cette vallée des aveugles, car l'oubli du passé s'est fait ici d'une façon radicale. Et le processus n'a pas pris quatorze générations. Deux ont suffi pour enrayer de la mémoire les conditions de vie de nos aïeux.

En menant des enquêtes en histoire orale, combien de fois les personnes âgées m'ont-elles dit que leurs petits-enfants ne peuvent pas croire les difficultés qu'elles ont traversées. Pour nous chercheurs, de telles remarques peuvent être rassurantes en nous indiquant que nos informateurs reconnaissent eux aussi l'importance de l'histoire orale.

Les recherches en histoire orale ont bien sûr pour but de recueillir des récits ou des souvenirs qui ont été transmis, jusqu'à présent, uniquement par la voie de l'oral. Mais les buts et les méthodes étant assez évidents, il nous reste quand même à nous interroger sur l'objet de l'étude: L'histoire orale c'est l'histoire de qui et de quoi?

Si l'on regarde les études qui ont été menées jusqu'à présent, on voit que certaines ont pour objet l'histoire de vie d'un individu ou l'histoire d'une famille, d'autres font l'histoire d'une communauté ou d'une région et finalement, il y en a qui retracent l'histoire d'un peuple ou d'une nation. La nature des témoignages recueillis est dans chaque cas différente, et leur interprétation doit varier en conséquence.

J'aimerais vous présenter maintenant quelques exemples d'études que j'ai menées en histoire orale, exemples qui illustrent les différentes approches mentionnées plus haut. La première approche est celle de l'histoire de vie. Il arrive souvent de nos jours que les folkloristes rédigent des histoires de vies de leurs informateurs, qu'il s'agisse de chanteurs, de conteurs ou d'artisans. Ayant moi-même reçu une formation de folkloriste avant de m'intéresser à l'histoire orale, mes premières enquêtes dans ce domaine avaient pour but de recueillir des détails biographiques d'artisans que j'avais interrogés dans le cadre d'une étude de la taille de la pierre traditionnelle. Aussitôt que les artisans ont commencé à me raconter les anecdotes de leur métier, je suis devenu beaucoup plus intéressé à leur histoire qu'à leurs techniques de travail. Plus tard, en 1979, j'ai commencé à mener des enquêtes auprès d'un couple qui possède un énorme répertoire de chansons folkloriques acadiennes. Il s'agit de M. et Mme Allain et Léontine Kelly, de Newcastle au Nouveau-Brunswick. Après avoir enregistré au-delà d'une centaine de chansons chez les Kelly, j'ai commencé à les interroger sur leurs vies.

Allain Kelly, qui est né en 1903, avait pratiqué de nombreux métiers. Il avait d'abord été travailler dans les chantiers forestiers du Nouveau-Brunswick, passant des hivers dans des camps très rudimentaires. Il a aussi été travailler aux récoltes dans l'ouest canadien, prenant part aux célèbres "harvest excursions". Après leur mariage en 1924, les Kelly sont allés demeurer dans un village de colonisation situé à l'intérieur des terres dans le nord-est du Nouveau-Brunswick. A cette époque, plusieurs tentatives de colonisation dans cette région ont échoué et les Kelly se sont vus à quelques reprises obligés d'abandonner des terres qu'ils avaient défrichées de peine et de misère. Les témoignages d'Allain et de Léontine Kelly m'ont apporté une abondance d'information sur la vie des colons au Nouveau-Brunswick, ainsi que sur les croyances et les coutumes traditionnelles des Acadiens. Je me suis rendu compte, en menant des enquêtes auprès d'eux, que l'histoire de vie était beaucoup plus qu'un complément à l'enquête folklorique. En y accordant une importance primordiale, il est en effet possible de rattacher concrètement le folklore à un milieu de vie donné.

Il reste maintenant à considérer la question de l'interprétation de l'histoire de vie. Un chercheur qui rédige l'histoire d'un individu reconnaît au point de départ que celui-ci mérite d'être connu et apprécié. Avec cet approche, il y a cependant le danger d'idéaliser le personnage, ou de considérer sa vie d'une façon romantique. Des chercheurs ont remarqué que les hommes en particulier ont tendance à insister dans leurs narrations sur les aventures ou les événements dangereux qu'ils ont vécus. Dans bien des cas, les intervieweurs n'en demandent pas mieux que d'entendre une série d'anecdotes pleines d'aventure. De tels témoignages peuvent cependant produire une image trompeuse de la vie.

Cette réalité m'a sauté aux yeux un jour lorsque j'ai comparé le témoignage d'Allain Kelly avec celui de sa femme Léontine. Contrairement aux hommes qui insistent sur les événements exceptionnels de leur vie, les femmes ont plutôt tendance à raconter la vie familiale de tous les jours. Je n'avais pas beaucoup questionné Mme Kelly au sujet de sa vie, mais elle m'a permis de lire un texte autobiographique de 17 pages qu'elle avait écrit comme passe-temps au cours d'un hiver. En regardant l'ensemble du texte, j'ai constaté que 80% concernait la vie familiale des Kelly. Avec des phrases courtes et simples, l'auteur évoque les joies et les peines de sa vie. Voici sa description de son installation sur une terre en friche:

On a débarqué à la station de Busby, puis on a été obligé de marcher trois milles pour se rendre à notre camp. Mon frère avait son petit gars à porter et moi j'avais mon petit Edgard qui avait un peu plus de un an. Il commençait seulement à marcher. J'étais obligée de le porter par bout.

Quand on a arrivé, le poêle était pas encore dans la maison, la porte et les châssis étaient pas encore placés, la moitié de la place était pas finie. On s'a couché comme ça le soir. Les maringouins nous avont presque mangés. Notre camp était droite dans le bois. Il fallait se presser, car dans un mois, j'allais prendre le lit et ma belle-soeur aussi.

En lisant le texte au complet, j'ai été frappé de constater que dans cette société rurale acadienne les gens pouvaient connaître la pauvreté extrême. La vie traditionnelle m'a soudainement parue moins belle qu'avant.

Pour conclure cette première partie de l'exposé, il est très difficile d'interpréter l'histoire de vie d'une personne sans que nos idées ou nos jugements ne transforment la réalité. Au point de départ, les faits vécus sont déjà interprétés par la personne qui reconstruit son propre passé. Le chercheur doit donc tenter d'éviter de les transformer davantage et doit avant tout essayer d'arriver à une connaissance profonde du ou des personnages qu'il étudie.

J'aborde maintenant l'histoire orale comme outil de recherche dans l'histoire locale ou régionale. Depuis une quinzaine d'années, des centaines d'histoires de communautés ont été publiées au Canada. Les auteurs de ces études font souvent appel à des sources d'information orale, ce qui se faisait rarement auparavant. Pour connaître l'histoire orale d'une communauté, on ne questionne évidemment pas tous les habitants de l'endroit, et c'est là que survient un autre problème d'interprétation. Si l'on demande à quelqu'un de nous raconter le passé de son village, le récit raconté représentera nécessairement un point de vue personnel. Même un petit village peut avoir un passé complexe qui ne pourrait pas être reconstruit par une seule personne, aussi fiable qu'elle soit. Ceci a été clairement démontré par Ronald Blyth dans sa monographie d'un village anglais intitulée Akenfield.

Pour vous montrer à quel point différents témoignages recueillis dans un même village peuvent varier, j'aimerais citer l'exemple du village de la Grand-Terre, qui est situé sur la presqu'île de Port-au-Port, à Terre-Neuve. C'est un village de pêche qui a été colonisé par des Bretons et des Acadiens vers la fin du XIXe siècle. Il est situé dans une région isolée où les conditions de vie sont dures, mais les pêcheurs qui se sont établis là ont

trouvé des ressources nécessaires pour suffire à leurs besoins. Depuis 1975, j'ai mené plusieurs enquêtes orales dans ce village francophone qui possède un folklore abondant. Ma principale informatrice était Marie Dubé Barter, une dame qui est née en 1908 à la Grand-Terre. Celle-ci m'a raconté en détail la vie traditionnelle pendant sa jeunesse.

C'était une époque où les travaux saisonniers dominaient la vie. Les femmes et les jeunes filles du village s'occupaient alors à jardiner, à carder et filer de la laine et à "brocher" des vêtements, en plus d'aider les pêcheurs à étendre leur poisson pour le faire sécher. Les hommes ne faisaient pas seulement la pêche, mais devaient aussi couper du bois de chauffage et faucher du foin pour nourrir leurs animaux. Ces derniers travaux, comme le travail de la laine, se faisaient collectivement; c'est ce qu'on appelle faire un "frolic". Les "frolics" avaient un aspect social important, car après s'être rassemblés pour travailler, les gens fêtaient la fin des travaux avec une grande veillée de danse. Le témoignage de Marie Dubé Barter, dans son ensemble, présente un village où existait une grande cohésion sociale et où les gens vivaient dans la suffisance sinon l'abondance.

Un autre chercheur qui a examiné le village de la Grand-Terre est cependant arrivé à une conclusion tout à fait différente. Il s'agit du sociologue Ralph Mathews, auteur de There's no Better Place Than Here - Social Change in Three Newfoundland Communities. Ce dernier a interrogé des personnes âgées au début des années 1970 pour connaître les conditions de vie à la Grand-Terre et il en est venu à conclure que la vie était si misérable à cet endroit que l'on pouvait à peine survivre. Je cite: "While most Newfoundlanders lived in poverty and privation, the people of Grande Terre lived on the edge of starvation and death" (p. 92). Comment expliquer que deux chercheurs puissent arriver à former des opinions si différentes d'un village, après avoir interrogé sa population? Pour répondre à cette question, il faut d'abord considérer que le choix des informateurs a pu être complètement différent dans les deux cas. Chacun transmet sa propre vision du passé et une personne qui a vécu une jeunesse heureuse ne décrira certainement pas le village de la même façon qu'une autre qui a connu des conditions personnelles moins favorables. Il faut aussi considérer l'attitude du chercheur et sa façon de formuler des questions. Si l'on croit au point de départ que l'on se trouve à la Grand-Terre dans un milieu défavorisé, il est évident que le questionnaire sera centré sur la question de la pauvreté. Il y a finalement le danger de choisir un informateur qui nous fournit un discours en accord avec nos hypothèses, et de considérer son témoignage comme étant représentatif de la communauté. Dans mon cas, je me suis attardé à une informatrice qui avait connu toutes les joies de la vie traditionnelle du passé, alors que l'autre chercheur s'était peut-être rendu chez un ou plusieurs individus qui n'avaient connu que de la misère. Il est donc important de se rappeler qu'un témoignage d'histoire orale est d'abord un témoignage individuel, qui est modelé par des facteurs personnels.

Le dernier type d'étude que j'aimerais aborder ici est celui que tente de retracer l'histoire d'un peuple par la cueillette de récits oraux. Des études de ce genre ont surtout été menées en Afrique où jusqu'à récemment, plusieurs peuples n'avaient pas d'histoire écrite, mais possédaient en revanche une tradition orale très étendue. Ici au Canada, les études d'histoire orale servent ordinairement à compléter l'histoire écrite plutôt que de la remplacer. Mais le cas du peuple acadien est particulier en ce que son histoire a un caractère presque mythique. Les Acadiens ont souvent besoin de référer au passé lointain, car leur identité même en tant qu'Acadiens dépend des événements vécus par leurs ancêtres. Contrairement à

d'autres groupes au Canada, ils ont ni une langue qui leur appartient exclusivement, ni un territoire géographique bien délimité.

Il apparaît donc en principe que les Acadiens ont conservé leur identité grâce à leur conscience du passé. Le rapprochement entre les Acadiens contemporains et leurs ancêtres a été fait maintes fois par des historiens et auteurs depuis le milieu de XIXe siècle. Mais lorsqu'on interroge le peuple lui-même au sujet de son histoire, on s'aperçoit qu'aujourd'hui les gens connaissent peu de choses, à part l'histoire de leur famille ou de leur village. J'ai cependant rencontré à l'Ile Madame, en Nouvelle-Ecosse, des informateurs qui m'ont fourni des exemples de récits traditionnels historiques. L'Ile Madame se trouve au sud du Cap-Breton, dans le comté de Richmond, où la majorité des habitants sont de descendance acadienne. L'établissement permanent de l'Ile remonte aux années 1760, alors que des Acadiens qui venaient d'être libérés des forts militaires britanniques en Nouvelle-Ecosse sont allés s'y établir. Plusieurs des familles acadiennes de l'Ile Madame y sont implantées depuis deux siècles. Mon premier informateur, Joseph C. LeBlanc, connaît non seulement les noms et lieux d'origine de ses ancêtres, mais a aussi appris l'histoire de leur arrivée dans la région. Par exemple, au sujet des Doiron, ses ancêtres maternels, il raconte un long récit selon lequel ils auraient fuit la France révolutionnaire pendant les années 1790, après avoir pris part aux guerres de Vendée. Arrivées en Nouvelle-Ecosse, les Doiron seraient presque morts de faim pendant leur premier hiver, mais auraient survécu grâce à la charité d'un groupe d'Acadiens qui les ont secourus.

Au sujet de l'histoire de sa région et du peuple acadien en général, Joseph LeBlanc semble avoir retenu le plus d'information orale possible. Il dit: "L'histoire de l'Acadie, j'en ai entendu beaucoup, mais j'en ai vécu beaucoup aussi, parce que j'ai tout le temps été intéressé". Il a passé sa vie dans plusieurs régions du pays, étant d'abord parti pour étudier au Québec pendant sa jeunesse. Au début des années 1960, il est finalement retourné à son village d'origine pour s'y retirer. Joseph LeBlanc a toujours valorisé les traditions historiques de son peuple. Ses récits d'histoire d'Acadie comprennent un mélange de légendes historiques et de réflexions personnelles. Lorsqu'il raconte une anecdote, il commence ordinairement par expliquer le contexte historique de l'événement. Il se réfère le plus souvent à la période de l'expulsion des Acadiens, entre 1755 et 1763. A cette époque, beaucoup de gens qui n'avaient pas été déportés vivaient en petits groupes dans les forêts, fuyant les troupes britanniques.

Joseph LeBlanc raconte qu'à l'époque où ils étaient poursuivis, les Acadiens s'établissaient de façon temporaire à des endroits cachés sur la côte de la Nouvelle-Ecosse. Ils n'avaient que des abris pour se loger et l'hiver ils tournaient leurs bateaux de pêche à l'envers, les terrassaient de branches d'arbres et de neige et creusaient un passage qui servait d'entrée. Que ce récit soit basé sur la réalité ou non, c'est un témoignage oral significatif, car il représente un souvenir d'une période particulièrement dure pour les Acadiens.

D'après Joseph LeBlanc, les Acadiens étaient aidés par les Indiens Micmacs, qui étaient également hostiles aux Anglais. Un récit raconte la poursuite d'un groupe d'Acadiens en plein hiver. Ayant appris des Micmacs que les soldats britanniques s'approchaient, ces derniers ont décidé de les déjouer en chaussant leurs raquettes en sens inverse. Ils sont donc partis avec leurs raquettes devant derrière, et quand les Anglais sont arrivés,

ils croyaient que les Acadiens étaient allés en direction contraire. LeBlanc dit que les vieux appelaient cette histoire "la victoire des raquettes".

LeBlanc ajoute parfois une interprétation savante à ses récits, mais il essaie quand même de les raconter tels qu'ils lui ont été transmis. Il dit que la plupart de ses connaissances historiques ont été apprises de deux de ses oncles. Il se peut que l'histoire de l'Ile Madame était mieux connue par les LeBlanc que par les autres familles de la région, mais le témoignage de Joseph LeBlanc suggère que l'on racontait souvent les récits de passé pendant les premières décennies du 20e siècle. Contrairement à la plupart des gens de sa génération, il a retenu les récits dans sa mémoire. Il a sans doute fait cela par intérêt personnel, mais peut-être aussi parce qu'il a longtemps vécu loin de sa région natale. Le fait d'être éloigné de son peuple a pu le rendre plus conscient de son identité comme Acadien.

L'autre personne qui a conservé l'histoire orale acadienne à l'Ile Madame est Narcisse Marchand qui, tout comme Joseph LeBlanc, est né sur l'Ile, est parti assez jeune et est finalement retourné à son village natal. Marchand a quitté le village de Petit-de-Grat, non pas pour étudier mais pour gagner sa vie en Nouvelle-Angleterre. Il est retourné chez lui après dix ans à l'étranger, pour ensuite se marier et élever une famille.

Il dit que les gens parlaient beaucoup de l'histoire quand il était jeune et il se considère comme une des rares personnes qui ont retenu ces lointains souvenirs. Il est intéressé à toutes les périodes de l'histoire de l'Ile Madame. Certains de ses récits concernent des familles locales, mais la plupart touchent au domaine de l'histoire économique. Narcisse Marchand a longtemps appuyé le mouvement coopératif et a été dans le comté de Richmond un des rares militants du CCF.

Pendant sa jeunesse, Narcisse Marchand a appris des vieux capitaines de navires l'histoire des liens commerciaux qui avaient existé entre l'Ile Madame et les Antilles. On lui a aussi raconté comme la pêche à l'Ile Madame avait été contrôlée au 19e siècle par une compagnie d'Huguenots originaires des Iles Anglo-Normandes. Les récits de Marchand qui remontent à plus de cent ans dans le passé concernent le plus souvent les conflits entre Français et Britanniques. Il raconte avec passion des anecdotes où il insiste sur les injustices du passé. Marchand a toujours eu un intérêt particulier pour l'histoire de la Forteresse de Louisbourg. Il croit que ses ancêtres étaient originaires de cet endroit et il raconte que des réfugiés avaient quitté la forteresse après sa chute en 1758, pour se rendre dans les environs de l'Ile Madame, où ils ont survécu avec l'aide des Indiens Micmacs.

L'histoire de la chute de Louisbourg a éventuellement donné naissance à des légendes et croyances mystérieuses au Cap-Breton. Narcisse Marchand raconte un récit qui est à la fois une légende historique et étimologique. Selon l'histoire, les conquérants britanniques avaient capturé des prêtres à Louisbourg et les avaient torturés avec des piquants de porc-épic. Jusqu'à ce moment-là, il y avait beaucoup de porc-épics au Cap-Breton, mais ces animaux sont ensuite complètement disparus de l'Ile. Notre informateur insiste sur ce fait, disant que des gens ont tenté l'expérience en amenant avec eux des porc-épics trouvés dans la péninsule de la Nouvelle-Ecosse, mais que ces animaux sont morts peu de temps après avoir été libérés sur l'Ile. Il dit que cette croyance est même partagée par les Protestants, car un jour, un Ecossais du Cap-Breton lui avait dit ceci: "There will never be no more porcupines on this island. They tortured the priests with them. That was the ned of the porcupines."

Narcisse Marchand a évidemment retenu les histoires qu'il a entendues au sujet du passé par intérêt personnel, tout comme Joseph LeBlanc. Il a toujours essayé de comprendre le passé et d'en porter des jugements basés sur son sens de la justice et sur ses idées politiques. Le fait qu'il a souvent raconté les récits qu'il connaissait lui a sans doute aidé à les retenir, alors que la majorité des gens ont fini par oublier cette histoire orale.

A l'Ile Madame, ces deux individus ont donc préservé une tradition historique qui avait sans doute été plus vivante dans le passé. Il est impossible de savoir à quel point cette transmission de l'histoire par l'oral était répandue, mais nous savons, d'après plusieurs sources orales et écrites, qu'elle était assez courante chez les Acadiens du XIXe siècle. Joseph LeBlanc et Narcisse Marchand sont deux individus qui possèdent des caractéristiques exceptionnelles par rapport à l'ensemble de la population et ce sont eux qui ont conservé la tradition que les autres gens abandonnaient. Il faut donc encore une fois tenir compte de l'expérience et des idées personnelles des informateurs, en recueillant des récits oraux historiques. Avec des récits de ce genre, il faut être particulièrement conscient de la façon dont la réalité peut être transformée, parce que la fonction du récit historique n'est pas tellement de raconter des faits précis mais plutôt de communiquer des sentiments communs au sujet du passé.

Nos recherches à l'Ile Madame font partie d'un projet à long terme qui examine l'identité culturelle des Acadiens de trois régions rurales en Nouvelle-Ecosse. Nous avons en tout cinquante heures d'enregistrements provenant de l'Ile, et cet ensemble comprend des témoignages très variés. En tenant toujours compte du caractère individuel des témoignages, nous avons constaté que le discours de chaque personne est effectivement teinté par son expérience et son caractère personnel. Les témoignages de Joseph LeBlanc et de Narcisse Marchand, par exemple, ne sont pas typiques des documents oraux recueillis. Les pêcheurs interrogés nous ont raconté les difficultés et les tragédies du passé, tout en nous transmettant divers aspects de la vie traditionnelle, y compris des contes, des chansons locales et des croyances concernant la guérison. Un prêtre de l'Ile nous a transmis sa version de l'histoire locale et des mères de famille nous ont raconté comme se déroulaient les fêtes traditionnelles pendant leur jeunesse. Il y a aussi une informatrice qui a été tout à fait exceptionnelle pour ce qui est de l'histoire locale et l'histoire des familles de l'Ile. Il s'agit de Maria Goyetche, qui est maintenant âgée de 95 ans, et qui nous a raconté les faits du passé avec une précision étonnante. Elle nous a parlé, par exemple, de l'arrivée des marchands originaires des Iles Anglo-normandes qui ont contrôlé la pêche à l'Ile Madame au XIXe siècle. Elle nous a aussi raconté que son grand-père avait fait la pêche en goélette sur les fonds marins situés près des Iles-de-la-Madeleine, et qu'à chaque automne, à la fin de la saison de pêche, il s'arrêtait à l'Ile Saint-Jean (Ile-du-Prince-Edouard) pour échanger du poisson pour des légumes, avant de retourner à l'Ile Madame.

La mention de Maria Goyetche m'amène à faire une dernière observation sur la nature des témoignages en histoire orale. Tout au long des projets d'enquête que j'ai menés depuis une dizaine d'années, j'ai constaté que la plupart des habitants ruraux interrogés, que ce soit des cultivateurs, des pêcheurs ou des artisans, font un effort pour nous raconter honnêtement leur vision du passé. Ils nous présentent bien sûr leur point de vue personnel, mais ils ne faussent pas consciemment les faits pour les rendre conforme à une idéologie ou une doctrine. Lorsque l'on fait l'histoire orale d'un corps professionnel, d'une institution ou d'une organisation quelconque, ce n'est pas toujours le cas. J'ajoute que c'est rassurant pour moi de rencontrer des gens qui ne sentent pas le besoin de créer une image de soi, mais qui se

contentent de présenter la réalité telle qu'ils l'ont vécue.

Pour le chercheur, il est donc important de connaître la réalité particulière de chaque informateur dans le but d'éviter des fausses interprétations. Il faut se rappeler que chaque témoignage est d'abord un document individuel, tout en ayant une signification pour la collectivité dont fait partie l'individu. Je suis enfin très reconnaissant à la population acadienne pour sa collaboration dans mes enquêtes en histoire orale, qui ne pourrait être meilleure. Pour conclure, les Acadiens sont prêts à nous raconter leur passé. C'est à nous chercheurs de savoir les écouter.

BIBLIOGRAPHIE

- Blythe, Ronald. Akenfield. Harmondsworth (G.B.), Penguin, 1972 (1969). 336p.
- Labelle, Ronald. "L'histoire orale et l'identité culturelle chez les Acadiens de la Nouvelle-Ecosse", La Société Historique Acadienne - Les Cahiers, vol. 15, no 4, décembre 1984, p. 141-149.
- Labelle, Ronald. "Two Viewpoints of Life History: The Folklorist's and the Informant's", Report on the Fourth Annual Meeting of the Atlantic Oral History Conference. Shanon Ryan, ed., St. John's, Memorial University of Newfoundland, 1982, p. 95-99.
- Mathews, Ralph. "There's No Better Place Than Here" - Social Change in Three Newfoundland Communities. Toronto, Peter Martin Associates, 1976. 164p.
- Wells, H.G. "The Country of the Blind", The Complete Short Stories of H.G. Wells. London, Ernest Benn, 1970 (1927), p. 167-192.